

HADRIEN FACE À LUI-MÊME

5 Quand je considère ma vie, je suis épouvanté de la trouver informe. L'existence des héros, celle qu'on nous raconte, est simple ; elle va droit au but comme une flèche. Et la plupart des hommes aiment à résumer leur vie dans une formule, parfois dans une vanterie ou dans une plainte, presque toujours dans une récrimination ; leur mémoire leur fabrique complaisamment
10 une existence explicable et claire. Ma vie a des contours moins fermes. Comme il arrive souvent, c'est ce que je n'ai pas été, peut-être, qui la définit avec le plus de justesse : bon soldat, mais point grand homme de guerre, amateur d'art, mais point cet artiste que Néron¹ crut être à sa mort, capable de crimes, mais point chargé de crimes. Il m'arrive de penser que les grands hommes se caractérisent justement par leur position extrême, où leur héroïsme est de se tenir
15 toute la vie. Ils sont nos pôles, ou nos antipodes. J'ai occupé toutes les positions extrêmes tour à tour, mais je ne m'y suis pas tenu ; la vie m'en a toujours fait glisser. Et cependant, je ne puis pas non plus, comme un laboureur ou un portefaix² vertueux, me vanter d'une existence située au centre.

15 Le paysage de mes jours semble se composer, comme les régions de montagne, de matériaux divers entassés pêle-mêle. J'y rencontre ma nature, déjà composite, formée en parties égales d'instinct et de culture. Ça et là, affleurent les granits de l'inévitable ; partout, les éboulements du hasard. Je m'efforce de reparcourir ma vie pour y trouver un plan, y suivre une veine de plomb ou d'or, ou l'écoulement d'une rivière souterraine, mais ce plan tout factice n'est qu'un
20 trompe-l'œil du souvenir. De temps en temps, dans une rencontre, un présage, une suite définie d'événements, je crois reconnaître une fatalité, mais trop de routes ne mènent nulle part, trop de sommes ne s'additionnent pas. Je perçois bien dans cette diversité, dans ce désordre, la présence d'une personne, mais sa forme semble presque toujours tracée par la pression des circonstances ; ses traits se brouillent comme une image reflétée sur l'eau.

Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*
« Anima vagula blandula », p. 32-33

¹ Néron : Empereur très contesté qui régna à Rome de 54 à 68 ap. J.-C.. Néron était passionné par les arts et doté d'un certain talent. Il mourut en disant « Quel artiste meurt en moi ! ».

² Portefaix : un porteur.

PORTRAIT D'ANTINOÛS

Antinoüs était Grec : j'ai remonté dans les souvenirs de cette famille ancienne et obscure jusqu'à l'époque des premiers colons arcadiens sur les bords de la Propontide. Mais l'Asie avait produit sur ce sang un peu âcre l'effet de la goutte de miel qui trouble et parfume un vin pur. Je retrouvais en lui les superstitions d'un disciple d'Apollonius, la foi monarchique d'un sujet oriental du Grand Roi. Sa présence était extraordinairement silencieuse : il m'a suivi comme un animal ou comme un génie familier. Il avait d'un jeune chien les capacités infinies d'enjouement et d'indolence, la sauvagerie, la confiance. Ce beau lévrier avide de caresses et d'ordres se coucha sur ma vie. J'admirais cette indifférence presque hautaine pour tout ce qui n'était pas son délice ou son culte : elle lui tenait lieu de désintéressement, de scrupule, de toutes les vertus étudiées et austères. Je m'émerveillais de cette dure douceur ; de ce dévouement sombre qui engageait tout l'être. Et pourtant, cette soumission n'était pas aveugle ; ces paupières si souvent baissées dans l'acquiescement ou dans le songe se relevaient ; les yeux les plus attentifs du monde me regardaient en face ; je me sentais jugé. Mais je l'étais comme un dieu l'est par son fidèle : mes duretés, mes accès de méfiance (car j'en eus plus tard) étaient patiemment, gravement acceptés. Je n'ai été maître absolu qu'une seule fois, et que d'un seul être.

Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*
« Saeculum aureum », p. 170-171

ULTIME REGARD SUR SOI

J'observe ma fin : cette série d'expérimentations faites sur moi-même continue la longue étude commencée dans la clinique de Satyrus. Jusqu'à présent, les modifications sont aussi extérieures que celles que le temps et les intempéries font subir à un monument dont ils n'altèrent ni la matière, ni l'architecture : je crois parfois apercevoir et toucher à travers les crevasses le soubassement indestructible, le tuf éternel. Je suis ce que j'étais ; je meurs sans changer. À première vue, l'enfant robuste des jardins d'Espagne, l'officier ambitieux rentrant sous sa tente en secouant de ses épaules des flocons de neige semblent aussi anéantis que je le serai quand j'aurai passé par le bûcher ; mais ils sont là ; j'en suis inséparable. L'homme qui hurlait sur la poitrine d'un mort continue à gémir dans un coin de moi-même, en dépit du calme plus ou moins qu'humain auquel je participe déjà ; le voyageur enfermé dans le malade à jamais sédentaire s'intéresse à la mort parce qu'elle représente un départ. Cette force qui fut moi semble encore capable d'instrumenter plusieurs autres vies, de soulever des mondes. Si quelques siècles venaient par miracle s'ajouter au peu de jours qui me restent, je referais les mêmes choses, et jusqu'aux mêmes erreurs, je fréquenterais les mêmes Olympes et les mêmes Enfers. Une pareille constatation est un excellent argument en faveur de l'utilité de la mort, mais elle m'inspire en même temps des doutes quant à sa totale efficacité.

Marguerite YOURCENAR, *Mémoires d'Hadrien*
« Patientia », p. 311